

CONTINUITÉ ET VÉRITÉ

LES deux idées qui ont guidé les conférences et les débats, au cours de cette session sur le renouveau de l'Office monastique, ont été celles de continuité et de vérité.

Pour mesurer l'importance de la première, il faut situer le moment que nous avons le privilège de vivre, en cet après-Concile, dans le temps de l'Eglise.

Certes, tout temps est passager, parce que nous sommes en route — *viatores* : définitifs de par notre existence, mais provisoires par notre condition dans « cette existence-là ». Certes, tout temps chrétien est pascal parce qu'on y passe de ce monde au Père, en Jésus-Christ et, avec lui, dans l'Esprit de sa Résurrection, de l'eschatologie inchoative à son achèvement. Toutefois, il est des temps historiques plus expressifs de ce passage pascal, parce qu'on y passe plus nettement d'une période à une autre, et c'est le cas du nôtre. Il est nouveau, non seulement parce qu'il n'a jamais existé auparavant, mais parce qu'il *ne pouvait pas* exister avant les découvertes scientifiques et les réflexions philosophiques dont il est le témoin. Il est nouveau, parce qu'il ouvre des perspectives insoupçonnées de nos prédécesseurs : dans la mesure où elles sont prévisibles, elles font l'objet de cette science nouvelle qu'est la prospective. Il est nouveau, mais il n'est pas le premier : il se situe dans une continuité que nous ne devons pas oublier. Car si l'histoire enregistre surtout les ruptures et les initiatives, il y a le cours ininterrompu de la durée, qui assure le lien entre toutes les nouveautés¹ ; il y a, pour employer le vocabulaire teilhardien, le phylum qui se développe. Notre temps s'insère donc dans une tradition, et c'est sur elle que nous devons réfléchir, si nous voulons le comprendre, ainsi que son rôle dans le présent et pour l'avenir de l'Eglise.

1. J. GUITTON, dans *Les moniales*, Paris, Desclée de Brouwer, 1966, Préface, p. xi.

Le sens de la tradition.

De soi, la tradition n'est pas une donnée chrétienne. La tradition est le propre de l'homme, en ce qu'il est un être de pro-jet, qui s'instaure et se dépasse continuellement, qui enrichit sa nature par sa culture, qui accède à plus d'être en ré-sumant tout le passé de l'humanité pour le revivre, au sens noble où, comme le disait un jour A. Forest, le mot latin *re-petere* désigne une re-prise, une reprise en mains et en charge. La tradition est un nouvel élan. Elle suppose une réflexion sur le passé et le présent, puis un regard en avant. Elle n'est pas faite de l'accumulation d'un matériau inerte, mais elle est un germe vivant dont la seule présence provoque l'éclosion de la vie. Elle est inventive. Inventer, c'est parfois seulement re-découvrir, et simplement faire, mais avec un esprit nouveau. C'est renouveler l'antique en le faisant passer par nous. Cela suppose qu'on inventorie le passé, puis qu'on se livre sur l'avenir à une sorte de rêve actif, éveillé et générateur.

Mais en régime chrétien, la tradition est encore plus que tout cela. Elle est un regard en avant qui est doué d'une efficacité propre à l'Esprit du Christ ressuscité agissant dans l'Eglise. Outre l'histoire, qui est un regard en arrière, au-delà de la prospective, qui est un regard en avant, mais limité à la seule étendue chronologique qu'il soit donné à l'homme de prévoir, il y a le prophétisme qui, lui, a vue sur l'Eternel. Lui seul permet de ne pas fixer l'avenir, de ne pas l'arrêter, le fermer, mais au contraire de le laisser libre et ouvert. Et c'est bien ce que, au dire des biblistes, les Prophètes ont fait : « En croyant peut-être réclamer un retour en arrière, les Prophètes exigeaient un bond énorme en avant. Ces réactionnaires étaient en même temps des révolutionnaires² ». « Les Prophètes ne se retournent vers le passé que pour y retrouver la pureté des origines, et par là redonner au peuple élu toute la vigueur de son élan vital³ ».

Or la réalité qui assure le lien entre toutes ces données — passé, présent, avenir, éternité — c'est, en régime chrétien, la tradition. La tradition chrétienne est fidélité créatrice. Elle est fidélité, parce qu'elle suppose la solidité de la foi et, en outre, ce que Teilhard appelait « la solide plate-forme

2. A. LODS, *Histoire de la littérature hébraïque et juive*, Paris, 1950, p. 239.

3. P. MICHEL DE LA CROIX, *Un prophétisme dans l'Eglise*, dans *Elie le Prophète*, Etudes Carmélitaines, 1957, t. II, p. 164.

constituée par deux mille ans d'expérience chrétienne⁴ ». Nous devons être enracinés dans ce sol chrétien, et plus les racines seront profondes, plus l'arbre s'étendra et s'élèvera loin du sol. Car à cause même du dynamisme de la foi, la tradition est une fidélité progressive. Elle tient à la fois les deux extrémités, qui coïncident en Dieu : l'origine et la fin. Elle reçoit pour transmettre, orienter. Elle ne regarde ni exclusivement vers le passé, ni, au-delà du présent, vers l'avenir encore irréel, même s'il est déjà prévisible ; elle œuvre dans le présent pour préparer l'avenir qui dépend de nous ; elle travaille aujourd'hui pour demain : elle permet, comme disait Teilhard, non seulement de *sentire*, mais de *praesentire cum Ecclesia*⁵. Or ce lendemain qu'elle commence a une valeur d'éternité : déjà il nous relie à Dieu, pour toujours, et il achemine l'Eglise vers de nouveaux développements.

Nous devons quitter cette session plus traditionnels que nous n'y sommes arrivés, par conséquent plus créateurs. Nous n'avons pas légiféré, nous n'avions ni le pouvoir ni le désir de le faire. Mais comme dans l'Ancien Testament, et ensuite, il y eut une sorte de dialectique du prophétisme et de la loi, l'un et l'autre nécessaires, il existe encore dans l'Eglise, outre les organismes habilités pour prendre les décisions, des groupes d'où viennent une impulsion et une inspiration. Rappelons-nous ce que fit, il y a un quart de siècle, le *Centre de pastorale liturgique*, en ses jeunes années, si fécondes, que son créateur vient d'évoquer en un très beau livre⁶. Ainsi devons-nous retourner dans nos communautés avec plus d'imagination, de vitalité spirituelle, de souplesse, que nous n'en avons. Formons-nous à ce que les gérontologues appellent la « loi de mobilité » — car la vieillesse c'est la fixation, la mort c'est l'immobilité. Développons ce que les sociologues appellent « l'espérance de vie », ce que les psychologues nomment le « vouloir vivre », et pas seulement en vue d'un au-delà éternel, mais pour un éternel qui commence demain, parce que déjà nous sommes unis à l'Eternel. Quand j'entends dire : « Pourvu qu'on attende ma mort pour procéder à quelque rajeunissement de la liturgie » — par exemple, en matière de langue vivante — je répons que c'est là une attitude parfaitement

4. Cité par H. de LUBAC, *L'éternel féminin*, Paris, 1968, p. 321.

5. Cité par H. de LUBAC, *L'éternel féminin*, p. 328.

6. Pie DUPLOYÉ, o. p., *Les origines du Centre de pastorale liturgique 1943-1949*, Mulhouse, Salvator, 1968.

égoïste, car c'est maintenant que nous engageons ce que seront la vie et la liturgie monastiques dans dix ans, et si elles seront. Ce n'est pas seulement aux personnes, mais aux communautés, voire à l'institution, que s'applique l'adage inspiré des Maccabées : *Moriamur in latinitate nostra*.

Préparons-nous, préparons nos communautés à faire un grand pas en avant, dans la direction de ce qui existait déjà, par conséquent en continuité avec le passé, mais plus loin. L'espérance que le Saint Esprit met en nos cœurs peut nous en donner le courage.

La vérité de la liturgie.

Avec le sens de la tradition, l'autre réalité qui doit guider notre progrès sera la vérité. Qu'est-ce à dire, dans notre cas ? La vérité, nous enseignaient les philosophes, c'est la parfaite adaptation de l'intelligence à son objet : *adaequatio intellectus cum re*. Quel est, dans notre cas, l'objet ? C'est ce qu'on appelle, d'une formule qu'il ne faut ni durcir, ni simplifier, mais qui a une signification, « l'homme d'aujourd'hui ». La vérité de la liturgie sera donc son adaptation à l'homme qui s'exprime en elle. Car, dans la mesure où elle comporte des formes qui varient selon les temps, elle est faite pour lui, et non lui pour elle. Il s'agit d'une adaptation de l'Office divin à la *réalité* de l'homme d'aujourd'hui, par-delà les formes historiques héritées de l'homme d'hier.

C'est à ce travail que s'est employée la session, depuis la conférence d'ouverture, — sur le changement survenu dans la conception de l'Office — qui rappelait ces réflexions du P. Duployé : « Je me souviens de ces interminables matines et laudes à deux heures du matin. Je récitais les psaumes comme une table de logarithmes. Mais j'étais là, montant une garde d'honneur à la cour terrestre du Roi divin, et cette mystique me rassurait sans me nourrir⁷... » Nous n'acceptons plus facilement des formes de prières qui furent inventées par et pour des hommes qui étaient différents de ce que nous sommes ; notre prière ne peut être toujours une prière de protestation contre un passé qui nous pèse sans nous nourrir. Il faut adapter la prière à ce que nous sommes aujourd'hui, en un temps où la culture est scientifique ou, en tout cas, de plus en plus influencée par les techniques nouvelles. Qu'on le veuille ou non et qu'on en

7. Pie DUPLOYÉ, *Les origines du Centre de pastorale liturgique*, p. 151.

souffre ou non, c'en est fini de la vieille culture classique. Un nouvel humanisme est en train d'apparaître : il faut y consentir, car c'est là une donnée de vérité. Le temps n'est pas de regretter de n'avoir pas vécu cent ans plus tôt.

Sans doute — faut-il le répéter ? — il y a une continuité. Mais elle n'est pas la continuation, c'est-à-dire le prolongement de ce qui, dans le passé, fut passager, caduc. Le permanent, le stable, le profond, ce qui unit les variations de surface — les « nouvelles vagues » — c'est, avec la nature et la destinée de l'homme, la parole de Dieu, qui demeure éternellement. Ceci admis, n'ayons pas peur de reconnaître — de constater, car c'est un fait, une donnée de vérité — que beaucoup de réalités, en l'homme, autour de lui, sont en train de changer. Une épitaphe du 13^e siècle disait déjà, avec une insistance qui peut nous donner du courage : *Sic varie varia variat variatio dicta*.

Partons d'ici avec autant de confiance dans l'avenir que d'estime pour le passé, mais en reconnaissant clairement que le passé est dépassé. Rappelons-nous ce que Teilhard écrivait dès 1935 : « Le passé m'a révélé la construction de l'avenir... Précisément, pour parler avec quelque autorité de l'avenir, il m'est essentiel de m'établir avec plus de solidité que jamais comme un spécialiste du passé⁸. » Ne subissons pas l'avenir. Créons-le. Regardons-le en face, comme le font les fils du siècle. Ils ont ouvert des instituts de recherche pour cette nouvelle discipline qu'ils nomment la « futurologie ». Une collection de livres est intitulée *Futuribles*, et chaque ouvrage traite de l'avenir de telle ou telle réalité. On écrit des articles sur *l'Humanité en l'an 2 000* ou sur la façon d'*Espérer 1999*. On fait déjà des cours sur le 21^e siècle. En telles écoles de prévision technologique on parle de « possidiction », c'est-à-dire du discernement des possibles encore indéterminés, donc dépendant de la liberté de l'homme.

Et nous, qu'allons-nous faire ? Nos monastères vont-ils devenir le *refugium latinitatis* ? J'ai connu un moine qui refusait une aube à fermeture-éclair ; il fallait qu'elle eût un cordon, comme au temps de nos grand-mères... Etudions le passé, mais pour en faire jaillir un présent qui le suive et ne lui ressemble pas, et non à la manière de ces érudits dont Péguy disait : « Ces desséchés qui parlent toujours de sources... » Donnons une chance aux jeunes parmi nous, sti-

8. *Œuvres*, t. V, p. 13.

mulons cette *juvenum sapientia* dont les hommes du Moyen Age, parlant chacun de leur génération, disaient : *tanto perspicaciores, quanto juniores*. Ils se comparaient à des nains juchés sur des géants, voyant plus loin tout en se reconnaissant plus petits. Et pour symboliser cette continuité dans le progrès, leurs artistes représentaient les Apôtres sur les épaules des Prophètes⁹.

Sans aller jusqu'à dire que « l'imagination est la reine des vertus », admettons qu'il en faut, apprenons à la cultiver, à la développer en nous, en nos milieux, car plus encore que renouveler l'ancien, rafraîchir ce qui est usé, rajeunir ce qui est vieilli, il nous faudra faire du neuf. Notre imagination a été stimulée par les célébrations, les conférences et les échanges de vues. Les prières eucharistiques, inspirées d'anaphores antiques, mais non copiées sur elles, nous ont donné une leçon de conservatisme créateur. On nous a rappelé comment le Christ a renouvelé toute prière en insérant la sienne dans la prière antique, pourvu qu'elle fût une prière authentique : il a défendu la vérité de la prière. On nous a parlé de cette inconnissance de Dieu qui est le fait de tant de nos contemporains, parmi lesquels, pour lesquels nous devons prier ; car leur « difficulté de croire » est à prendre au sérieux. Tous ne sont pas comme celui qui se dit chaque soir avant de s'endormir : « Grâce à Dieu, je suis athée ». Nous devons respecter leur sincérité, ne rien faire qui ajoute au mystère propre de notre prière des obstacles superficiels. Inventer un nouveau sacré, désigné en langage phénoménologique par un vieux mot latin venu du grec : *mysterium* ; insérer dans les convictions de l'ère scientifique une foi qui reste « sans reproche », même pour qui sait le déterminisme des causes ; redonner valeur au langage, en faire une valeur, et par là revenir à la tradition sémitique, mais avec un enrichissement, parce qu'à la notion de base et au fait brut s'est ajoutée la réflexion ; trouver une utilisation nouvelle du langage biblique, établir de nouveaux rapports entre l'idée, l'abstraction, d'une part, et, d'autre part, les symboles et tout le domaine du concret ; faire des choix nouveaux entre les textes, entre ceux que l'on garde intacts et ceux que l'on modifie ou refait ; étudier « les comportements modernes de l'homme primitif » : toutes ces plongées dans l'anthropologie, tous ces sondages dans la linguistique

9. Exemples et textes sont cités par E. JOUNEAU, « *Nani gigantum humeris insidentes* ». *Essai d'interprétation de Bernard de Chartres*, dans *Vivarium*, 5 (1967), pp. 79-99.

nous ont mis au cœur même de l'actualité en liturgie. Tout ne fut pas résolu, et ne pouvait l'être, mais tout fut éclairé.

Une esthétique nouvelle.

Un domaine relève à la fois des pensées et des réalisations : c'est celui de l'esthétique nouvelle, difficile à créer, qui demandera, par conséquent, et patience et courage, mais qui déjà est née. Il faut maintenant la faire croître, la protéger contre les tentations qui la menacent, et dont la principale sera la tentation de facilité, de réussite rapide. Il faut risquer — faute de quoi rien n'arriverait, du moins de notre vivant — mais avec modestie. Pour l'homme spirituel d'aujourd'hui et de demain, faut-il construire tout à neuf ? Dans une civilisation qui est amollissante, ne faut-il pas se garder d'un esthétisme exagéré ? Entre les facteurs affectifs de nos psychologies, ne faut-il pas maintenir un délicat dosage, pour éviter une esthétique un peu narcotique et qui, finalement, nous séparerait de Dieu ? Comment sauvegarder cette unité intérieure qui est dans la définition du moine parce qu'elle est dans l'étymologie de son nom, qui lui permette d'accueillir la parole de Dieu sans en être distrait — éloigné, écarté — par la beauté même qui l'exprime ? Autant de questions dont la réponse exigera de nous créativité et ascèse. N'oublions pas que ce dont il s'agit, c'est de construire l'homme *évangélique* d'aujourd'hui, celui qui, dans l'amour, rencontre Jésus-Christ.

Mais réjouissons-nous : l'œuvre est commencée, sous le signe — et c'est de bon augure — de la simplicité. « Que ma clameur parvienne jusqu'à toi ! » La manière de clamer Dieu et de clamer vers Dieu peut revêtir des formes historiques successives et diverses. A-t-elle encore besoin de vocalises et de déclamations ? La proclamation et l'acclamation ne lui suffisent-elles pas ? Certes, le beau est un absolu et, comme le disaient nos maîtres en philosophie, un transcendantal. Mais ses formes sont relatives, elles changent. « Versailles est beau, mais aujourd'hui inhabitable. Bossuet est somptueux... Mais enfin, prêcher Bossuet aujourd'hui, c'est vouloir prendre le métro à 6 heures du soir à Denfert-Rochereau avec une armure Henri II empruntée au Musée de Cluny...¹⁰ » Et l'on pourrait citer, dans le même sens, des pages de ce Huysmans qui fut si attaché à l'art litur-

10. Pie DUPLOYÉ, *Les origines du Centre de pastorale liturgique*, p. 183.

gique de son temps, et si ouvert à l'art moderne du même temps¹¹. Mais le temps même de Huysmans, qui fut celui de la découverte des ressources du fer en architecture, est passé.

La tâche de la génération présente, de ceux qu'on appelle aujourd'hui « les jeunes adultes », sera de créer une esthétique nouvelle, inventée à partir du matériau, sonore ou autre — atomique, plastique, synthétique, électronique, quels que soient son nom et sa nature — qui est celui de nos jours. Et l'on peut dire que déjà cette génération a dépassé la nôtre. Déjà le beau et le vrai se rejoignent en ce qu'on nomme actuellement le « fonctionnel », d'un mot qui n'a pas de beauté. Mais les réalités en ont. C'est la basilique Saint-Pie X, c'est l'abbaye bénédictine de Collegeville, en Minnesota, ou l'église du monastère de Saint-Louis, en Missouri, harmonieuse comme l'aéroport de la même ville, parce que le Prieur la fit concevoir par le même artiste. Ce sont ces pages poétiques de Thomas Merton qu'on lit au chœur en telle communauté et dont le résultat est, me disait-on, qu'on aspire à aller à matines. C'est la musique concrète du Père Abbé Primat.

Au sujet d'une récente « messe électronique », on écrivait que son auteur voulait « transformer le bruit en musique¹² ». Nous ajouterions : en prière. Tel est bien le but de ces compositeurs qu'on nomme des « ingénieurs-poètes » : assumer, introduire dans leurs relations avec Dieu ces « sons aléatoires » : bruits de ville ou d'appartement, bruits cosmiques de cusars, de pulsars, de missiles et de satellites artificiels, battements désintégrés de toute sorte — qui font partie de leur existence, de leurs rapports avec les hommes et avec l'univers¹³. Une première audition peut nous déconcerter. Mais les anciens disaient que l'admiration est l'origine de la philosophie, le point de départ de la métaphysique¹⁴. Pour nous aussi, que l'étonnement soit le commencement de la découverte de la vérité. Car cette esthétique nouvelle n'est point désordonnée ; si elle est créatrice, c'est parce qu'elle est raisonnée, dominée, possédée,

11. Des textes sont cités par Pie DUPLOYÉ, *Huysmans*, Paris, 1968, pp. 25-36.

12. M. FLEURET, *La messe électronique de Pierre Henry*, dans *Réalités*, juin 1968, pp. 66-67.

13. Cf. P. SCHAEFFER, *La musique concrète*. Coll. « Que sais-je », Paris, P.U.F., 1967.

14. Des textes sont cités par P. CEREZO GALAN, *La admiración como origen de la filosofía*, dans *Convivium. Filosofía. Psicología. Humanidades*, n° 15-16, décembre 1963, pp. 3-32.

maîtrisée — ce qui suppose ascèse — et accordée à l'homme d'aujourd'hui — ce qui lui donne sa vérité.

La vérité, en ce domaine, c'est de tirer de l'homme d'aujourd'hui tout ce qu'il recèle de virtualités transformables en prière : de ses rythmes intérieurs, de sa rapidité, de tant de ces bruits qui, en leur état brut, ne rapprochent pas de Dieu. En art plastique, musical, poétique, on veut extraire le beau de ce qui est le donné même de la vie, lui emprunter images et moyens d'expression, pour tout offrir à Dieu. Paul Valéry a jadis démontré, avec charme et rigueur, que la danse nous révèle tout ce que nos gestes ordinaires peuvent contenir d'eurythmie, si nous savons les pénétrer d'intelligence¹⁵. Transformés en chorégraphie, ils peuvent devenir l'expression de ce qu'il y a en nous de plus libre, de plus semblable à cette périchorèse qu'est la vie même de Dieu. Comment ne pas citer ici le poème de Marie Noël sur *La première danse* ?

Au commencement était le Chaos, « la terre informe et vide » (qui avait créé le Chaos ?)

« Et l'Esprit de Dieu se mouvait sur l'abîme. »

Dieu se mouvait.

Dieu dansait.

Dieu, dans sa joie de Dieu, dansait.

Au commencement fut cette joie de Dieu, cet Amour, cette Danse, ce Rythme.

Et ce Rythme était si fort que le Chaos s'ébranla, l'informe chercha figure, les atomes se prirent à danser aussi.

Entrez dans la Danse

Voyez comme on danse.

Et, selon le branle de Dieu, obéissant à l'ordre ardent de sa musique, ils se sont rangés, assemblés, mis en ordre, en harmonie ; ils ont construit des figures, des formes, des êtres ; ils sont devenus lumière, astres, terres, animaux, homme...

Ainsi Dieu créa le ciel et la terre.

Dieu danse.

Et toujours se perpétue, se propage, se déploie le grand Rythme du commencement qui ordonne, compose et s'appelle Vie éternelle¹⁶.

15. *L'âme et la danse*, dans *Eupalinos ou l'architecte*, Paris, 1944, pp. 131-179.

16. Cité par R. ESCHOLIER, dans *La neige qui brûle*, Paris, 1957, p. 313.

...A cette poétesse de chez nous — qui fait penser à la « prophétesse Marie, sœur d'Aaron¹⁷ » — ferait écho ce vieux chant anglais sur *Le Seigneur de la danse* qui, lui, va de l'origine du monde à la résurrection des morts¹⁸. Mais ces images et ces comparaisons, ces figures et ces paraboles, ne veulent évoquer ici que la puissance de l'art, et sa capacité de tout transformer en beauté de ce qui est la vérité de l'homme en son existence réelle. Il est vraiment la révélation de l'homme à lui-même, l'exploitation de ce qu'il y a de meilleur en lui, et s'il est au service de la révélation de Dieu à l'homme, il récupère au maximum tous ces gestes perdus, tous ces éléments égarés, qu'il unit, dans l'Esprit du Coryphée ressuscité, pour qu'ils soient présentés au Père.

*
**

Vérité, continuité : le temps où il nous est donné de réaliser le programme que ces deux mots résument est, d'une façon privilégiée, un temps pascal : temps de renouvellement, au prix d'un renoncement, d'une ascèse exigeante : celle du détachement à l'égard de certains aspects du passé, de la patience à l'égard des lenteurs de l'évolution, de cette charité difficile qui éduque et instruit. Comme le dit un proverbe bantou, « créer est facile, mais former est difficile ». Notre modèle doit être le Seigneur Jésus : il a fait toutes choses nouvelles en s'insérant dans l'ordre ancien, pour l'accomplir et non le supprimer. Qu'il nous aide à trouver la vérité sans rompre avec la continuité. S'il est vrai, comme disait Teilhard, que « tout progrès dans l'Eglise se fait par une recherche priante et commune »¹⁹, à combien plus forte raison cette loi se vérifie-t-elle du progrès de la prière.

Mais demandons-nous aussi, en un final examen de conscience, si nous sommes assez libres pour laisser agir l'Esprit de Dieu en nous, en nos communautés. La liturgie monastique ne sera pas sauvée si elle devient une technique de plus. Elle ne le sera que s'il existe un souffle poétique venu du Saint-Esprit chez les pratiquants de l'Office. Or y a-t-il, dans nos communautés, de la créativité, de l'imagination ?

17. Exode 15, 20.

18. Dans un essai intitulé *Prière et vitesse, Pour une spiritualité de l'homme d'aujourd'hui*, j'ai présenté ce texte tiré de l'*Oxford Book of Carols*, 1928, 71, cité aussi par Erik ROUTLEY, *Hymns Today and Tomorrow*, Londres, 1966, pp. 169-170.

19. Cité par H. de LUBAC, *L'éternel féminin*, p. 334.

Et nous savons que celle-ci, dans le vieux langage latin, s'appelle fantaisie. Sommes-nous gonflés, remplis d'exultation, à la pensée des bienfaits du Seigneur et de la joie que nous avons de les accueillir, d'en vivre et de les proclamer ? Certes, il y a tout l'ordinaire de tous les jours. « Ah ! que la vie est quotidienne ! », disait Apollinaire. Il y a le monotone, il y a l'ennui parfois, il y a tout l'humain. Mais il y a aussi tout le mystérieux, tout le chrétien, il y a la foi et l'espoir, et surtout

Il y a l'amour
qui est le plus fort²⁰.

Et c'est lui qui transforme tout.

Il nous faudra, dans les années prochaines, et ferveur et intelligence ; il faudra du discernement et de l'humilité. Puissions-nous dire en toute vérité cette *Prière pour un temps de changement* :

Donne-nous, Seigneur,
la force d'accepter
avec sérénité
les choses qui ne peuvent changer.
Donne-nous le courage de changer
les choses qui doivent être changées.
Et donne-nous, par-dessus tout,
la sagesse de discerner les unes des autres.

Jean LECLERCQ, o.s.b.

20. CLAUDEL, *Jeanne au bûcher*.